

RENÉ PASSERON, *La naissance d'Icare. Éléments de poïétique générale*, Paris, Éditions et Presses Universitaires de Valenciennes, 1996, 240 pp.

Le titre mythologique de cet ouvrage renvoie déjà par lui-même, et de manière bien explicite, à ce qui constitue, selon l'auteur, «l'affirmation fondamentale de la poïétique»: «l'être qui doit périr, par loi de nature et échec de civilisation, a d'abord été créé», de telle façon que («il est sorti du Labyrinthe des obsessions archaïques par révérence à l'*imago* du Père»), à l'exemple de Phénix, «sa fameuse chute», à savoir son «retour à la mère obscure et dionysiaque», il «aura permis que sa mort ait été la condition initiatique de sa nouvelle naissance» (p. 8); ce qui signifie que l'essence de la poïétique – et c'est pourquoi, contrairement à la thèse des scientifiques dogmatiques, de Durkheim au structuralisme (p. 7), cette dernière pourrait, et devrait, se construire comme «science et philosophie» au sens d'une anthropologie de la création «couvrant» non seulement la création artistique mais, en plus, «tous les domaines où l'homme se fait constructeur» (p. 7) – consiste en ce qu'elle se révèle comme le moyen le plus efficace pour la transformation de la «fatalité de la mort» en «orgueil de créateur» (p. 8). Plus – ce qui est exactement la constatation à laquelle R. Passeron aboutit après avoir examiné en cinq parties analogues la poïétique, les difficultés et les méthodes, la poïétique et l'histoire, les problèmes et les concepts, ainsi que la perspective d'une éthique de la création –, la poïétique, par le biais de l'homme créateur (qui s'avère ainsi un *faber sapiens* au sens d'un artiste *faber* et d'un philosophe *sapiens* à la fois, p. 212) assume l'œuvre de Sisyphe, «de remonter sans cesse à la source de toute source»; autrement dit, comme «la dernière source de toute chaîne créatrice» demeure toujours «ouverte sur l'interrogation», l'œuvre – et c'est en ce sens qu'elle constitue une poïésis qui en même temps «débouche sur une éthique» ainsi que sur un «art de vivre» – se tient «debout sur ce vide face au néant final (ou premier) de la connaissance». L'œuvre est moins «une obscure mémoire» de la «scène primitive» qu'«une blessure ontologique» dont la dégénérescence, due à une sorte de totalitarisme ou de désespoir, et s'excluerait par la seule intervention de la «béance»; laquelle, au titre d'une «lucidité» inhérente à la création poétique (on serait tenté de dire: au titre d'une auto-conscience), procuretrait à la poiesis l'autoconnaissance (et l'auto-assurance «d'être une manifestation majeure de la liberté de l'esprit» p. 213). Sous cet aspect, il est déjà bien évident que René Passeron contribue vraiment, et de manière ingénieuse, à la constitution de la Poïétique comme science (anthropologique) et – ce qui plus est – comme philosophie.

Anastase KOUKIS

*L' Aristote perdu. Actes du colloque international des 23 et 24 juin 1994*, organisé par le Centre international de philosophie grecque «Antonio Jannone», sous les auspices du Conseil national de recherches et sous le patronage de l'Unione Latina, Rome, 1995, 248 pp.

Ce volume est le premier des publications projetées par le Centre «Antonio Jannone», conçues sous le signe du retour aux sources de l'histoire intellectuelle de l'Occident et de la remise en valeur de la sagesse antique, du pouvoir civilisateur de l'esprit humaniste, réintroduit dans le courant de la culture européenne moderne. Il rassemble les onze communications du colloque sur *L'Aristote perdu*, qui avait réuni à Rome une élite internationale d'aristotelisants, dont la haute qualité philologique et l'esprit philosophique averti mettent à la peine le présentateur.

L'article inaugural de A. Jannone, le savant italien fondateur de l'Institution organisatrice, personnalité rayonnante à qui l'Introduction de Riccardo Campa, coordinateur de cet ouvrage collectif, rend l'hommage mérité, saisit à ses origines la question des œuvres perdues de la jeunesse philosophique d'Aristote, lieu privilégié de réflexion pour les spécialistes d'aujourd'hui, confrontés à une pluralité d'interprétations, qui se chevauchent en se recouvrant ou divergent selon certaines orientations critiques majeures. Par un trajet diachronique scientifiquement sûr, l'auteur fait l'historique des diverses thèses qui ont prévalu sur l'horizon philosophique des temps modernes, depuis Bywater et Jaeger jusqu'à Berti et



Düring, et voit converger les considérations des deux derniers érudits et les conclusions de ses propres recherches passionnées échelonnées sur un demi-siècle: «Il n'y a pas de raison pour que subsiste... une opposition entre les œuvres perdues (d'Aristote) et celles que l'on a conservées» (p. 36).

Dans une perspective d'évolution du discours aristotélicien sur Dieu, Edmond Barbotin se pose la question de savoir si «Le sentiment religieux décelable dans l'Aristote perdu, persiste dans les écrits de la maturité»; à cet égard il interroge les œuvres du *Corpus* ésotérique à la lumière des fragments juvéniles et propose une lecture d'orientation diachronique qui permet de renouer le fil de la speculation religieuse ou, mieux encore, de la position privilégiée et fondamentale de la religiosité chez Aristote, suivie des premiers linéaments de son édifice intellectuel aux œuvres qui en constituent la clef-de-voûte. L'étude confrontée de textes distants d'un grand nombre d'années dégage la profonde cohérence interne de l'attitude spirituelle d'Aristote au point de vue de l'expérience du sacré, réalité transcendante objectivement existante; l'auteur en infère le caractère «hiérarchique» et «analogique» du divin chez le philosophe et la coprésence de «trois formes religieuses: populaire, astrale, noétique», qui ne s'opposent ni ne constituent une alternative, mais se complètent et correspondent aux trois phases d'une méditation qui se cristallise, et parvient à la conscience de sa complétude.

La communication de J.-M. Gabaude, axée, elle aussi, sur les implications «théologiques» des écrits du premier Aristote, est circonscrite dans le *Περὶ φιλοσοφίας* œuvre qui déploie une démarche argumentative, où confluent des éléments apportés par la dialectique, la logique et la physique — et on a pertinemment relevé la contiguité de cette dernière et de la métaphysique, ainsi que leur articulation réciproque dans l'horizon aristotélicien—. J.-M. Gabaude saisit à ses origines la quête d'une sagesse transcendante chez le jeune philosophe et voit émaner dans ses «juvenilia» une autre présence, vivante et spirituelle, celle de Socrate, figure originaire de l'éveil moral de la conscience européenne. Il y lit en filigrane l'écho des discussions animées, des questions qui agitaient les esprits au sein de l'Académie, envisagées dans les perspectives suggérées par la dialectique socratique; le théologique rationnel dans le *Περὶ φιλοσοφίας* serait déterminé par cette effervescence intellectuelle, dont Aristote a été le témoin. L'auteur saisit le travail de conceptualisation accompli par le philosophe sur la nature du divin, et en définit les attributs objectivables dans le discours du premier Aristote, qui confère à la notion de Dieu «hypercosmique» son intelligibilité: «Unicité», immatérialité, «causalité transcendante», et —prédicat attribué sur un ton «dubitatif», qui appelle «une convergence de *testimonia*»—, «providence», sans toutefois estomper la persistance chez Aristote des croyances théologiques traditionnelles de la cité. La question religieuse qu'agite le *Περὶ φιλοσοφίας* nous fait assister au devenir laborieux de la «théologie la plus audacieuse et la mieux assurée», à la seule exception de l'Esprit transcendant, du Dieu de la tradition chrétienne.

C'est encore sur les fragments du *De philosophia* que se focalise la communication de Horst Seidl, qui prend appui sur une lecture herméneutique de leurs résonances métaphysiques en connexion avec la *Physique*, la *Métaphysique* et le *De l'âme*. Sa réflexion stimulante assimile la Transcendance Divine Incausée du Premier Moteur, qui dirige tout l'existant spatio-temporel vers l'éternité immuable, l'incorporéité et la suprême sagesse d'un Intellect-Agent premier immobile. L'auteur prolonge sur fond ontothéologique le commentaire de R. Laurenti sur le Dieu aristotélicien, interprété comme Pure Essence, qui n'a d'autre prédicat que l'unicité intelligible; il attribue à cette «intelligence de l'intelligence» l'unité subsistante du Sujet-Pensée qui se pense — et de l'Objet — Cause génératrice du cosmos vivant.

Envisageant l'Être divin, hors de toute «concretio mortalis», en tant que Cause Finale, H. Seidl, après avoir évoqué la distinction du Stagirite d'une finalité installée dans le mouvant, immanente aux êtres naturels, (οὐ ἔνεκα τινός) et d'une finalité concurrente, d'ordre métaphysique immobile, qui régit la participation vitale du monde naturel à l'actualité existentielle (οὐ ἔνεκα τινί), fait la synthèse entre ses propres réflexions et les thèses soutenues par Graeser et Kullmann; il instaure ainsi une «indispensable... analogie» investie d'un sens ontologique, entre la voie de la nature et celle de l'art, liées de fort près par leur référence commune au principe de finalité, mais disjointes par une divergence substantielle: le principe naturel de mouvement des êtres leur est immanent, au contraire de la force créatrice de l'art qui

est un agent extérieur à l'œuvre produite, et qui rétablit des homologues entre l'activité artistique homologue et l'énergie spirituelle du Principe divin ordonnateur du monde, et promeut l'artiste au rang du démiurge du *Timée*.

Compétence confirmée de la *philosophia perennis*, du colloque trans-historique entre les penseurs qui ont sonné l'éveil de l'esprit occidental et ouvert de profondes perspectives de méditation à la culture européenne, Evaghélos Moutsopoulos (*Le Banquet* d'Aristote: orientation et composition) met en application une génétique intertextuelle, avec une rigueur accrue d'érudition, en étudiant le *Banquet* aristotélicien, ouvrage tissé de pieux échos du dialogue magistral de Platon qui porte le même titre, sans atteindre la sublimité philosophique des brillantes envolées du discours platonicien. Le travail critique du professeur Moutsopoulos reconstitue le matériau sémantique de cette œuvre juvénile, dont seuls quelques débris nous sont parvenus, au double point de vue de son orientation et de sa composition, autour d'une thématique de l'ivresse, et le sous-titre *De l'ivresse* est à cet égard significatif. L'exégète est ainsi conduit à présumer l'existence de développements sur la sociabilité et les pratiques culturelles, où se laissent pressentir les orientations futures de la *Politique*, de même que des passages interprétatifs sur l'épopée homérique, recueillis dans les entretiens animés de l'Académie: le *Banquet* aristotélicien adhère à ce milieu vivant, il est le jaillissement naturel de cette communion intellectuelle, qui transmuait l'enseignement du Maître en procréation spirituelle. De cette contribution se dégage la cohérence d'une méthode dont les instruments conceptuels éclairent le mouvement et le flux de la pensée du Stagirite, lui rendent sa fraîcheur originelle en pénétrant au cœur de l'itinéraire de sa conscience philosophique.

En méditant les «débris» du *De poetis*, qui nous sont parvenus grâce à l'effort doxographique de Diogène Laërce, confrontés au témoignage d'Ammonius, Renato Laurenti (*Le Proème à Apollon* d'Empédocle dans les fragments d'Aristote) s'attache à retrouver l'authentique tonalité religieuse des spéculations cosmogoniques d'Empédocle, qui le premier, selon Freud, avait pressenti en poète l'antagonisme, consubstantiel à l'être humain et à l'essence cosmique, des principes opposés de l'Amour et de la Haine, correspondant ontologiquement au conflit des instincts d'Éros et Thanatos, inextricablement entrelacés aux sources inconscientes du psychisme humain, dont le père de la psychanalyse avait eu, lui même, la perception intelligente. L'étude conjointe de ces sources induit R. Laurenti à attribuer au *Proemion* des vers-citations fragmentaires des ces auteurs de l'Antiquité tardive —où sous l'affinement des effets poétiques— se lit l'aspiration vers une épuration progressive du sentiment religieux, le désir d'une valorisation ontologique transcendante des substances cardinales qui circonscrivent l'espace de l'immanence; dans cette optique, Empédocle, au confluent des problématiques de l'Être parménidien et du Logos héraclitéen, s'institue le héraut de l'élan vers la suprême spiritualisation, inscrit dans les impératifs de l'idéal delphique incarné par le dieu solaire, Apollon; le poète d'Agrigente représente ainsi une étape significative de l'évolution de la conscience religieuse, de l'histoire du sentiment religieux.

La question morale se trouve au cœur de la réflexion de Marcello Zanatta, (*La phronésis* dans le *Protreptique* et dans un passage des *Topiques*) notamment les interrogations posées à l'érudition moderne par les interprétations controversées —depuis Jaeger et von Arnim— de la conception aristotélicienne de la *phronésis* et les contradictions internes recelées dans les *Topiques*, où la préexcellence de cette vertu, expression des plus belles de la sagesse hellénique, est doublement subsumée aux genres de la science et de la morale. La lecture attentive de fragments du *Protreptique*, dont la composition serait peu distante de la datation des *Topiques*, permet à M. Zanatta de tenter la solution du problème soulevé par la double appartenance de la *phronésis*, à la sphère éthique de l'action morale, de la praxis immanente et à la rationalité d'un idéal contemplatif, en affirmant que «l'ἀρετή de la φρόνησις réunit en elle vertu et science» sans aucun rapport de dépendance entre les domaines respectifs de l'élévation théorique du logos et de l'horizon de la science pratique. Le problème herméneutique de l'impossible conciliation de l'activité de l'esprit spéculatif et du statut de l'expérience vitale, est dépassé par l'attribution conjointe à la *phronésis* des prédicats de δύναμις («de possession de l'ἐπιστήμη») et d'ἐνέργεια («science exercée et en acte»), l'un et l'autre assurant «la même connaissance».



L'essai extrêmement dépouillé de Pierre Rodrigo (Justice, éthique et politique chez le jeune Aristote) nous livre un commentaire approfondi et systématisé des *Lois* qui porte l'écho de la haute importance que Platon attachait à la corrélation intime de son éthique avec la politique, en interconnexion avec l'idée de justice. Nous en percevons le reflet vivant dans les ouvrages de jeunesse du plus brillant de ses disciples. L'auteur se met à l'écoute de l'influence platonicienne, dont il précise la portée, ainsi que des démarches impliquées dans le rôle prééminent dévolu à l'enseignement du maître, et interroge avec une conscience avertie la présence du Platon des *Lois*, son pouvoir déterminant dans les écrits datés des années d'apprentissage du Stagirite.

Klaus Brinkmann (Le platonisme de l'*Eudème* réexaminé) reconsidère les thèses de Jaeger et remet utilement en cause les conclusions de l'érudit allemand, ce qui lui semble autoriser une nouvelle interprétation de la mutation accomplie de la période académicienne d'Aristote aux ouvrages de la maturité. Restituant la trajectoire de la pensée aristotélicienne, K. Brinkmann assigne aux ouvrages perdus le statut de marqueurs des inflexions de cette évolution. Sa lecture cerne une visée épistemologique qui se construit sur un réseau d'alliances, de corrélations établies entre *Le Politique* platonicien et l'*Eudème*, où prend sa source une autre approche du sens du savoir; leur dimension dialogique renvoie aussi l'écho de la théorie de la connaissance qui sous-tend les *Analytiques postérieurs*, où la voie de la réminiscence socratique s'estompe au profit d'une «*théorie de l'émergence ou de la genèse du savoir*», par laquelle Aristote imprimait le sceau du génie de son originalité à l'action conjuguée de la pensée de Socrate et de Platon; Eudème, son ami, disciple lui-même de Platon, aurait dû partager cette distance critique envers le maître.

Thomas Olschewsky (Deconstructing *Metaphysics A-9*; Reconstructing the *Peri Ideôn*) part aussi des objections formulées par W. Jaeger au sujet de la composition des livres de la *Métaphysique* et la réflexion qu'il mène sur leur cohésion interne fait naître une stratégie de lecture qui parvient par une technique binaire à dégager les affinités et les liaisons entre le texte de la *Métaphysique A9* et le traité *De Ideis*, dont il constitue la contraction, sauvegardé grâce à Alexandre d'Aphrodise. L'auteur procède à un double travail qui envisage en deux étapes la progression de la pensée d'Aristote: une déconstruction du fragment A9 de la *Métaphysique*, qui s'effectue à travers le repérage des procédés d'actualisation du discours philosophique (*nous* inclusif, formes verbales d'insertion dans le temps), et une proposition de reconstruction du *Péri Ideôn*, qui diverge de l'ordre de présentation dans le commentaire d'Alexandre. Il met en évidence la part active prise par Aristote au débat critique sur les Idées platoniciennes, décelable aussi dans la première partie du *Parménide*, dont les arguments seraient tributaires des remarques critiques écrites de la main du jeune philosophe.

Michael-Thomas Liske (L'argument par les relatives dans le *Péri ideôn*) reprend l'examen du *Περί ιδεῶν* et de la critique de la théorie des Idées qu'Aristote y met en œuvre, par laquelle s'exprime la confrontation dans la mouvance de l'Académie de l'outillage conceptuel novateur du Stagirite avec la spéculation platonicienne. L'auteur amène en pleine clarté les indications intrinsèques des fragments transmis par Alexandre d'Aphrodise, et le raisonnement aristotélicien constitué en rupture avec la métaphysique des intelligibles, le sens immuable des valeurs idéales; la question de la relation sur laquelle se focalise ici la réaction antiplatonicienne illustrée de l'exemple de deux pôles d'une opposition sémantique (grand vs, petit), attribuables au même sujet en fonction du point de vue selon lequel on le considère, est envisagée par M.-T. Liske dans la perspective, qui rend la contradiction relevée résoluble – de l'essentialité indépendante de l'idée, en tant que pure «*acception idéale*» «*sur le plan conceptuel*». Il faut saluer l'événement que constituent ce colloque et la publication de ses actes. Les écrits du jeune Aristote y sont repensés dans le champ moderne du savoir, et les interrogations surgies par les vues qui s'entrecroisent sont les signes majeurs de la pérennité, et de la vitalité d'une expérience philosophique, constitutive de l'identité culturelle de l'Occident. Nous y sentons palpiter le souffle d'une réflexion neuve et novatrice, qui attise les braises d'un feu que les âges n'auront pas éteint sur l'autel de la philosophie.

Xéni GOULA-MITACOU

